

Robert Bober, une histoire de lecteur

« Si je cite autant les auteurs que j'aime c'est parce que j'en ai besoin. Ça me rassure, ils sont là avec moi. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober, « Écritures : cinéma et littérature »*)



Les œuvres de Robert Bober, qu'elles soient cinématographiques ou littéraires, sont riches de celles des autres. En mots ou en images, elles sont traversées par des portraits, des références, des évocations, des allusions, des citations. « C'est pourquoi je ne dois travailler que dans mon bureau. [...] Je me tourne et je trouve, des fois je ne trouve pas, mais en feuilletant je trouve une autre [citation] qui n'est pas mal du tout. Et voilà les idées se renvoient. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober, « Rencontres et amitiés », 14'48-15'08*)

Parce que l'histoire que Robert Bober a eue avec les livres au cours de sa jeunesse est inattendue au regard du lecteur¹ et de l'écrivain qu'il est devenu aujourd'hui, parce que bon nombre de nos élèves et étudiants s'y reconnaîtront, parce qu'elle est riche d'enseignement pour tous ceux qui se demandent comment amener à la lecture les jeunes dont elle n'est pas l'univers, enfin parce qu'elle nous donne des clés pour appréhender son mystère, il nous a paru important de l'écouter nous la raconter. Portrait d'un lecteur par lui-même...

¹ « La période où j'ai le plus lu, c'est surtout quand j'ai travaillé avec Pierre Dumayet, je lisais à peu près un livre par semaine, enfin j'essayais de m'y tenir. Entre 40 et 50 livres dans l'année. Quand je suis en écriture, je lis moins. Parce qu'il y a le temps de l'écriture qui est long. » (*Mémoires à l'œuvre de Robert Bober, « Enfances », 10'17-10'37*).



Trouver un peu de soi dans les livres qu'on lit

« J'ai lu tardivement les livres. Je croyais que les livres étaient réservés, je dis bien réservés, à ceux qui continuaient leurs études. J'avais quelques copains [...] qui allaient en classe. Bon, je les entendais parler de noms que je ne connaissais pas. Marivaux, Molière et tous les autres. Je me disais "c'est leur conversation, c'est normal puisqu'ils apprennent ça à l'école". Moi, je ne me sentais pas du tout concerné ni même curieux de ça, puisque ce n'était pas du tout mon univers. [...] Et il a



fallu que je tombe un jour, je ne sais plus dans quelles circonstances, sur ce livre de René Fallet, *Dans le sud-est*². Et d'un seul coup j'ai eu l'impression que ce type, qui avait écrit ça, me connaissait. [...] Et voilà, il parlait du baby-foot dans les bistrot, du métro, de la gamelle qu'on emmenait au travail – c'est ce que ma mère me préparait, elle me préparait une gamelle le

² Il s'agit en réalité de *Banlieue Sud-Est*.

soir que j'emmenais le lendemain matin pour manger... Les restaurants, on ne connaissait pas. Tout le monde emmenait sa gamelle. – Et il y avait tout ça dans le livre. Et je me disais c'est quand même curieux que dans un livre on raconte des choses qui sont si proches. On ne se dit pas tout de suite "Ah bah voilà ! C'est bien, la lecture ! Je vais me mettre à lire !" Pour moi, c'était l'exception. Et donc la lecture n'est venue que petit à petit. Et j'essayais de trouver dans un livre des choses où je me sentais concerné, dans lesquelles je pouvais me retrouver éventuellement. Et c'est bien plus tard que petit à petit j'ai lu d'autres choses. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober, « Enfances », 5'56-9'00*)

Lire, avec un crayon

« Alors, je fais ce qu'on peut faire de mieux. Je relis les livres que j'ai aimés. Parfois même, je m'y ajoute. Et je fais comme Erri De Luca : "Je cherche dans les livres la lettre, la phrase qui a été écrite pour moi et que donc je souligne, je recopie, j'extrais et j'emporte³." » (*Par instants, la vie n'est pas sûre, Paris, P.O.L., 2020, p. 28*)



« [...] il faut dire ce qu'était cette émission⁴. Et pour le dire, le mieux, c'est de reprendre ce que tu en as dit dans *Autobiographie d'un lecteur*⁵.

"Nous donnions à lire le même livre à cinq ou six personnes. Nous leur demandions de souligner, à la première lecture, les phrases qui, spontanément, leur avaient plu ou déplu." Le questionnement, en principe, ne concernait que les phrases soulignées. [...]

Deux paysannes parlant d'Emma Bovary. L'une, Madame Saclier, labourait son champ elle-même. Comme Emma, elle avait été saisie par des huissiers. Et racontant comment elle avait assisté, impuissante, à la vente de ses meubles et de son bétail, elle désignait l'exemplaire de *Madame Bovary* que tu avais en mains. En soulignant ce passage du livre, elle n'était pas seulement du côté d'Emma : elle se rencontrait. » (*Ibid.*, p. 20-21)

« Grâce à [Pierre Dumayet], j'ai beaucoup lu. Et pas seulement lu. J'ai su comment il fallait lire également. Bon, avec ma sensibilité. Quand on a fait *Lire c'est vivre*, c'était formidable quand il interviewait des gens qui n'avaient aucune culture apparente même aucune culture

³ Erri de Luca, *Alzaia*, Paris, Rivages, 1997, p. 201.

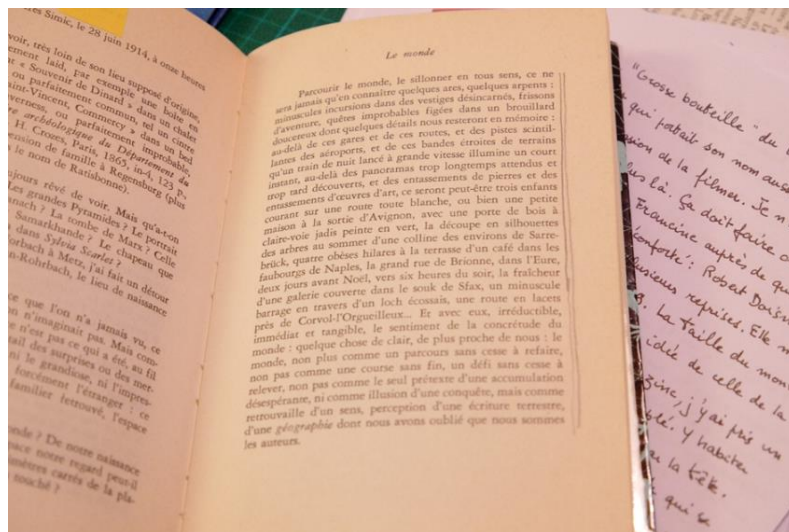
⁴ L'émission *Lire c'est vivre*, conçue par Pierre Dumayet et filmée par Robert Bober, fut diffusée à la télévision entre 1975 et 1984.

⁵ Livre de Pierre Dumayet, publié chez Pauvert en 2000. Le « tu » désigne Pierre Dumayet à qui Robert Bober s'adresse dans son récit *Par instants, la vie n'est pas sûre*, qui prend la forme d'une lettre.

du tout et qui rentraient dans un livre, j'apprenais. Voilà. J'ai appris petit à petit. Et j'ai lu des auteurs que j'aurais jamais lus. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Rencontres et amitiés », 12'52-13'27)

Mémoires à l'œuvre : « Je crois que c'est de Pierre Dumayet, vous me dites si je me trompe, que vous vient la pratique de souligner les passages que vous aimez ou que vous n'aimez pas dans un livre. »

Robert Bober : « Oui, oui. [...] D'ailleurs je reconnais les livres que j'ai lus avant de le connaître et ceux après. Ceux avant de le connaître ne sont pas soulignés du tout et les autres sont soulignés. » (*ibid.* 13'43-14'24)



« En décembre 2002, les Éditions Gallimard publièrent une édition de *Quoi de neuf sur la guerre ?* augmentée d'un accompagnement pédagogique. À la suite de quoi on me demande si je veux bien aller à la rencontre de lycéens qui venaient d'étudier le livre.

J'avais donc été invité par un lycée dans la petite ville de Charlieu, près de Roanne. Des élèves de seconde et de première m'avaient accueilli dans une salle aux murs couverts de dessins qu'ils s'étaient appliqués à faire illustrant leur lecture.

J'avais été frappé par un de ces dessins. Je ne sais pas si c'est le mot juste, mais je n'en vois pas d'autre. Il pénétrait dans l'intimité du livre. Un cœur immense, d'un rouge éclatant, remplissait la feuille de papier. Une aiguille et du fil étaient également dessinés, et cette aiguille recousait avec soin ce cœur brisé.

“C'est un cœur juif”, m'a dit, timidement, une voix près de moi. C'était la voix de l'auteur du dessin, une enfant d'une quinzaine d'années.

Quelques jours avant d'aller à Charlieu, j'avais repris une fois de plus la lecture du *Dernier des Justes*. Je l'ai terminé dans le train qui me ramenait à Paris.

En dernière page, André Schwarz-Bart, à bout de souffle, donne les noms des camps de concentration. Et puis ces mots : “Parfois, il est vrai, le cœur veut crever de chagrin”. » (*Par instants, la vie n'est pas sûre, ibid.*, p. 42)

S'arrêter sur des moments



« Je lis lentement. Je continue à lire lentement⁶. Mais c'est aussi bien. Voilà. Et ce que j'aime bien également, ça je m'en suis rendu compte, c'est que, quand je lis un paragraphe des fois qui me touche, je reste avec, je ne continue pas tout de suite. Enfin, je veux dire, il ne se passe pas des heures entre deux paragraphes. Mais voilà c'est pour rester. Vous savez, c'est comme en musique, quand on écoutait les disques avec l'aiguille, des fois il y a un passage qu'on aime bien, on prenait l'aiguille, on la remettait deux, trois centimètres en arrière, pour retrouver ce passage plusieurs fois. Et en lecture, je fais ça aussi. Voilà, je suis très attaché à ces moments. »
(*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Enfances », 9'03-10'00)

« C'est bien de souligner, ça veut dire qu'il faut s'arrêter sur des moments, réfléchir dessus. Alors je souligne et puis en fin de livre je mets un numéro de page. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Rencontres et amitiés », 14'23-14'35)

« La photographie raconte une histoire parce qu'on peut s'arrêter à un moment donné. Alors on n'arrête pas le temps. Le temps continue à passer, mais cette photographie raconte un instant. Le temps continue à courir : quand on a fini de regarder la photographie, on est plus loin dans le temps. Et c'est bien de pouvoir retenir des instants comme ça. Et c'est ce qui me touche, finalement. D'où la présence de toutes ces photographies derrière moi qui racontent un moment de ma vie qui était important pour moi. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober*, « Écritures : cinéma et littérature », 13'18-14'04)

⁶ Cette même idée existe pour l'écriture. On la trouve dans le début de *Par instants, la vie n'est pas sûre*, *ibid.* p. 17-18 : « Pour écrire ce livre, mon cher Pierre, s'il le devient, je vais laisser venir les souvenirs. Le laisser mijoter. Mijoter. J'aime beaucoup ce mot généralement utilisé en cuisine. *Le Petit Robert* le confirme : "Faire cuire ou bouillir lentement, à petit feu. Préparer (un mets) avec soin, avec amour, attendre en réfléchissant." "Qu'est-ce qu'il mijote ?" : une lettre à Pierre Dumayet. »



Mémoires à l'œuvre : « - Vous filmez Ellis Island comme vous lisez un livre en soulignant des passages et en vous arrêtant. »

Robert Bober : « Oui, oui⁷. D'autant plus que l'essentiel du texte a été écrit après le tournage et pendant le montage. [...] Je connaissais son goût de la description⁸. Ça, je m'en étais rendu compte. Je m'étais dit "il faut que je trouve un lieu dans Ellis Island qui n'est pas un lieu qui raconte déjà tout. Mais un lieu banal. Mais essentiel en même temps. La lingerie. [...] J'étais obligé de faire un plan très très long et inévitablement c'est un texte qu'on retrouve où il décrit entièrement ce lieu⁹. » (*Les mémoires à l'œuvre de... Robert Bober, « Rencontres et amitiés* », 23'39-24'49)

Quand l'écrivain s'incarne et devient un ami

« On se souvient, je suppose, de *L'Attrape-cœurs* de J.D. Salinger. L'histoire de Holden Caulfield, cet adolescent renvoyé de son école, et ce qu'il dit à propos de la lecture :

"Mon rêve, c'est un livre qu'on arrive pas à lâcher et quand on l'a fini on voudrait que l'auteur soit un copain, un super-copain et on lui téléphonerait chaque fois qu'on aurait envie. Mais ça n'arrive pas souvent."

Téléphoner à un auteur lorsqu'on a aimé son livre, c'est une envie qu'il m'est arrivé d'avoir. [...] Oui, un livre fait parfois ce miracle : celui de penser à son auteur comme on pense à un ami. » (*Par instants, la vie n'est pas sûre, ibid, p. 24, 25, 27*)

« - Savez-vous¹⁰ que ce que fait Monsieur Dumayet en abordant un texte par approches successives est très proche de la manière dont on aborde le Talmud ? [...] des commentaires plus récents se trouvent, parce que plus prolixes, après les pages du Talmud à proprement parler. Ils sont eux-mêmes commentés par les disciples qui annotent chaque fois qu'il y a un

⁷ Cette question est développée dans le portfolio « Sans rencontre on n'est rien ».

⁸ Robert Bober parle ici de Georges Perec avec lequel il a réalisé le film sur Ellis Island.

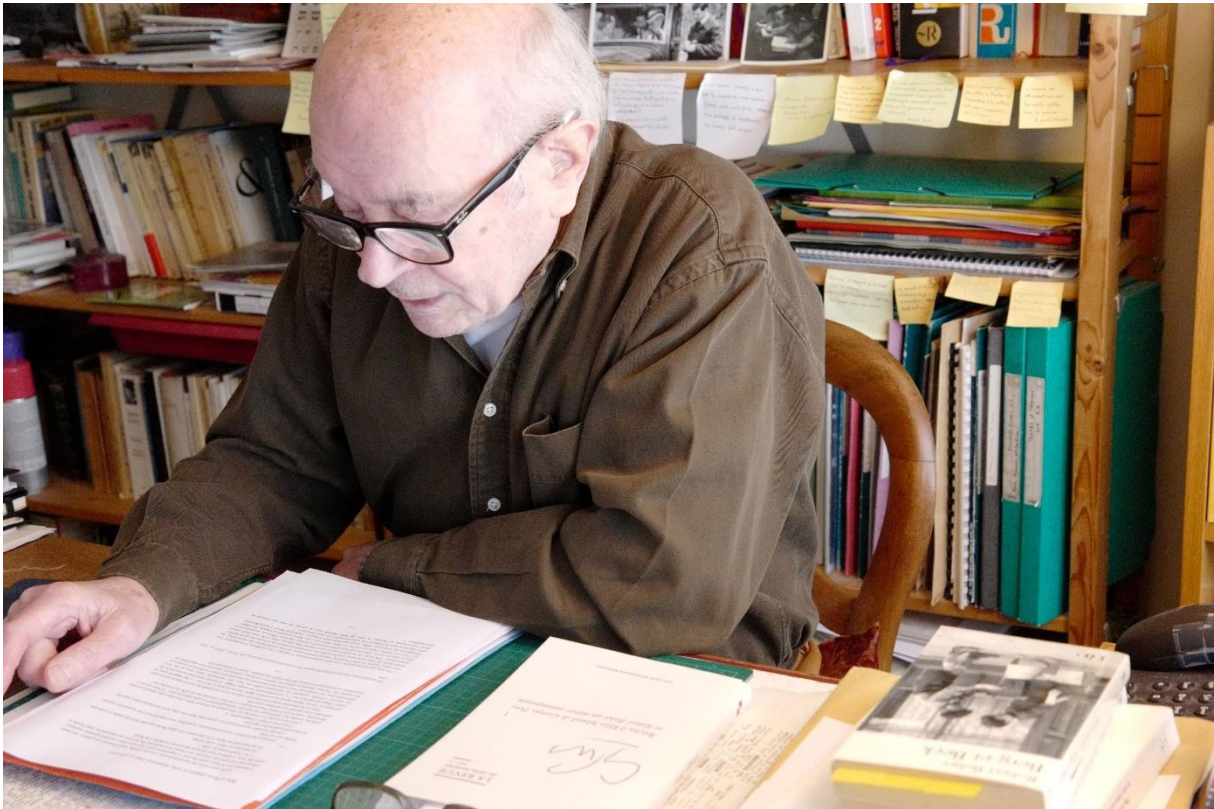
⁹ Cf. Georges Perec, *Ellis Island*, Paris, P.O.L, 1995, p. 44-45.

¹⁰ C'est le rabbin Léon Ashkenazi qui parle.

renouvellement de sens [...]. La lecture ne peut se laisser faire seule, elle est toujours en confrontation avec différents points de vue à la fois. » (*Ibid.*, p. 28-30)

Lire à haute voix¹¹

« Il lisait¹² et nous avons vu. L'écoute coïncidait avec la vision. Le silence, l'espace qu'il laissait parfois entre deux mots, semblait nous faire entendre celui que mettait Perec avant de l'écrire. Et nous, de l'attendre avant de l'entendre, nous mettait devant cette évidence : le mot, toujours, comme une parole vivante, sonnait juste. Peut-être est-ce comme ça qu'il faudrait lire les livres qu'on aime. Ou plutôt les relire. À haute voix. » (*Ibid.*, p. 57-58)



« "C'est fini?" a dit Betty.

- "C'est fini" a dit Isy.

Betty a réfléchi un instant.

"J'ai pas bien compris la fin.

- Les histoires, on ne les comprend pas toujours tout de suite, mais c'est pas grave. Ce qui compte c'est de les écouter. [...]". » (*Quoi de neuf sur la guerre ?*, Paris, P.O.L, 1993, p. 146)

¹¹ *Les mémoires à l'œuvre de...* Robert Bober propose différents moments de lectures faites à haute voix par l'écrivain lui-même, lectures de ses propres textes, lectures de textes d'autrui (dans « Enfances », extrait de *Berg et Beck*, 20'11-22'08 ; dans « Écritures : cinéma et littérature », extrait de *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, 10'12-11'06 et extrait de *Vienne avant la nuit*, 30'18-31'12 ; dans « Rencontres et amitiés », extrait de *Récits d'Ellis Island*, 29'56-30'49, extrait de *Espèces d'espace*, 34'45-37'54).

¹² Robert Bober parle ici d'une lecture de *W ou le souvenir d'enfance* faite par Sami Frey.